

Comment traiter la question des paronymes non co-référentiels en linguistique du signifiant ?

Michäel GRÉGOIRE

Laboratoire de Recherche sur le Langage (LRL, EA 999)
Université Clermont Auvergne

Nous nous proposons d'étudier au long de cet article des cas de paronymes allant *a priori* à l'encontre des postulats de la linguistique du signifiant (cf. Delpont 2008) mais qui contribuent en réalité à en asseoir la légitimité. Nous avons choisi ici une application aux paronymes ne présentant pas d'analogie de type *sémantique*, soit pouvant s'insérer dans les mêmes structurations présémantiques, soit relevant de structures distinctes, soit encore des paronymes aux sens opposés. Nous tenterons par là-même de définir un type nouveau d'indissociabilité entre signifié et signifiant, qui respecte les principes fondamentaux de la linguistique du signifiant (consubstantialité et unicité du signe), apte à prendre théoriquement en charge des faits comme ceux abordés ici. Le protocole méthodologique utilisé est la « Théorie de la Saillance Submorphologique ». Donnons premièrement quelques explications.

1. DE LA « THÉORIE DE LA SAILLANCE SUBMORPHOLOGIQUE » : UNE APPROCHE DU SIGNE AVANT L'ÉTAT SIGNIFIANT

1.1. Possibles entraves aux postulats de l'unité et de l'unicité du signe lexical

Le constat est le suivant : on ne peut se satisfaire d'un examen même rigoureux des morphèmes lexicaux, du fait

- 1) de la porosité et de l'instabilité relatives de la masse lexicale ;
- 2) de l'échelonnement historique de sa constitution ;

- 3) des modifications morphologiques et sémantiques en diachronie ;
 4) i) du nombre réduit de phonèmes face à l'incommensurabilité des idées évocables ; ii) des contraintes morpho-phonologiques qui réduisent encore les combinaisons phonématiques et peuvent donner lieu à des cas d'homonymie ;
 5) de l'intégration possible de tous les vocables dans un sous-système (par exemple poétique ou parémiologique) soumis à des contingences plus ou moins fortes et susceptibles d'en altérer les aptitudes référentielles ou de leur en ajouter.

1.2. Méthode proposée

Nous déciderons donc de remonter au niveau prémorphématique (ou submorphologique), à l'amont du morphème, où il existe une plus grande flexibilité morphosémantique (syntaxe interne malléable, haut degré de généralité du sens). À ce niveau, on peut plus facilement tenter une structuration du lexique (ici espagnol) en respectant le principe « un signifiant = un signifié ». La « Théorie de la saillance submorphologique » (TSS) (Grégoire 2012a, 2012b, 2013a, 2013b, 2014, 2015) explore l'hypothèse que la signification repose – de façon non systématique – sur l'exploitation métonymique par mise en saillance d'une seule partie du signifiant. Cette partie, submorphologique, n'est alors pas liée à un signifié mais à un pré-signifié englobant et fédérateur, que nous nommons *concept*. Par exemple, les vocables *correr* (« courir, couler ») ; *derretir* (« fondre, dégouliner ») ; *derramar* (« se répandre ») ; *espurriar / espurrear / espurriar* (« asperger ») ; *jarra* (« pot à eau ») ; *arroyo* (« ruisseau »), non liés étymologiquement, sont tous rattachés au niveau conceptuel à l'idée de « fluidité » par le prisme de l'invariant submorphologique {vibrante multiple} (une *liquide*), bien que chacun possède un signifié spécifique plus précis. Dans les emplois correspondant à ces acceptions, cet invariant sera alors considéré comme *saillant*. Ce niveau conceptuel ne retrace en effet qu'un « potentiel de comportement associé soit à l'objet lui-même, soit à la procédure cognitive de construction de sa représentation, soit encore au type de relation qu'un animé humain est susceptible d'engager avec lui. »¹. Ce potentiel opère alors comme dénominateur commun structurant en cohérence avec l'aspect phono- articulaire (saillance phono-articulaire) ou graphique (saillance graphique) de l'invariant en question.

1. Bottineau (2003 : 218).

2. PARONYMES NON CO-RÉFÉRENTIELS MAIS CLASSIFIABLES SOUS UNE MEME STRUCTURATION AU NIVEAU SUBMORPHOLOGIQUE

2.1. De quelques oppositions (sous-)systémiques : *matriz* vs. *matiz* ; *turbo* vs. *tubo* ; *tren* vs. *ten* (*con ten*)

Avant d'analyser ces cas, il est nécessaire d'aborder la structure dans laquelle ils sont susceptibles de s'intégrer afin de donner une vision d'ensemble. Ils sont en l'occurrence tous actualisables par l'invariant saillant {nasale / bilabiale x dentale}.

2.1.1. La structure fédératrice en {nasale / bilabiale x dentale}

À partir d'une étude menée dans une perspective onomasiologique (Grégoire 2012a), il est apparu que nombre de mots contenant la racine [m-t] ou ses dérivés détectables sur l'axe des nasales [n-t], des labiales [b-t], [b-d] [p-t] [p-t], ou des dentales : [m-d], [n-d], [m-θ], ou enfin réalisés synthétiquement : [nd], [nt], renvoyaient au concept de « tension entre un élément A et un élément B ».

Par exemple, les sens de « milieu » ou de « moitié » sont représentées entre autres par *medio* (« milieu, moyen ») ; *media* (« demi ») ; *mitad* (« moitié »), notamment, ainsi que des noms de communautés empreintes des cultures source et cible, telles que *mudéjar* (« mudéjar ») ; *mozárabe* (« mozarabe »).

Nous notons également les idées de « nuance », de « modération » ou de « mélange » (e.g. *matiz* (« nuance ») ; *mitigar* (« mitiger ») ; *tinte* (« teinture ») ; *temper-* / *templ-* / *tib-* (« tiède, tempéré ») ; *moder-* (« modér- ») ; *tono* (« ton ») ; *tino* (« tonalité, teinte ») ; *pardo* (« mélange de couleurs, entre le brun et le gris »), *mutuo* (« mutuel ») ; *junto* (« ensemble ») ; *híbrido* (« hybride »), *mezcla* (« mélange »).

De la même manière, on discerne logiquement les notions de « moyen » ; de « biais » : e.g. *mod-* ; *método* (« méthode ») ; radical *med-* (lexème exprimant l'idée de « moyen » et / ou de « milieu ») ; *motor* (« moteur »), mais aussi d'« intervalle » ou de « transition » : *t(i)emp-* (« temp- ») ; *magnitud* (« magnitude ») ; *metro* (« mètre ») ; *entre* (idem) ; *límite* (« limite ») ; *momento* (« moment ») ; *instante* (« instant ») ; *vacilar* [βaθilar] (« hésiter »), etc.

Cela implique aussi l'idée de « parcours (difficile ou non) entre un point et un autre » (e.g. *matriz* / *madre* (« matrice / mère ») ; (-)*portar* / *porta-* (« (ap)porter ») ; *puerta* (« porte ») ; *metro* (« métro ») ; *túnel* (« tunnel ») ; *mudar* (« changer, déménager ») ; *tra(ns)-* (cf. *tranco*,

tranca, traba « poutre », etc.) ; *engendrar* (« engendrer ») ; *andar* (« marcher ») ; *mandar* (« envoyer ») ; *vado* (« va-et-vient »), dont celle de « pénétration » : *introducir* (« introduire ») ; *entrar* (« entrer ») ; *penetrar* (« pénétrer ») ; *meter* (« mettre »), etc.

On peut enfin y détecter les notions de « part(age) » ou d'« échange » : e.g. préfixe *inter-* ; *enterar* (« apprendre ») ; *hender* (« fendre ») ; *dividir* (« diviser ») ; *(com)partir* (« partager »), etc.²

Ces termes semblent correspondre au concept défini « tension entre un élément A et un élément B » sans que ne soit évincé l'un ou l'autre des éléments. Ainsi, soit ils sont reliés et situés chacun à une extrémité (e.g. idées d'« échange », de « jonction », de « mesure » ou de « parcours »), soit ils ne sont qu'implicitement évoqués, mais cette évocation est *nécessaire* (e.g. idées de « milieu », de « moitié », de « mélange » ou de « modération »). Par exemple, sans la prise en compte de *bornes*, il ne peut y avoir de *centre*. De ce fait, les expressions **el centro de fuera* ou **entrar fuera* où *fuera* est employé absolument, seraient dénuées de sens pour tout hispanophone ou relèveraient du domaine du jeu. Le concept de « tension » doit donc également autoriser le sens large de « position intermédiaire », de « situation d'équilibre » ou, métaphorique, de « tension entre deux individus », par exemple, par exemple.

2.1.2. *Le pouvoir différentiel et corrélatoire du [r] chez quelques paronymes de la structure en {nasale / bilabiale x dentale}*

Cette structure opère comme (sous-)système dans la mesure où l'on y constate des alternances vocaliques chargées de rendre des oppositions sémantiques sémantiques : *medio, modo, mitad, mudar, matiz* ou *tono, tino, túnel, ten (con ten)*. Des oppositions consonantiques apparaissent également, comme la présence / absence du [r] correspondant à des nuances sémantiques détectables à plus grande échelle et dans d'autres langues.

Bottineau constate par exemple à propos des idéophones lexicaux de l'anglais qu'en diachronie « [l]'adjonction de *r* à un idéophone qui ne le possède pas au départ (*str, spr, scr*) introduit la présence d'un agent réel ou figuré et induit les notions de contrôle, d'intentionnalité ou d'énergie interne (*spill / spread*) [« se répandre » / « propager, étaler »]³. Par ailleurs, Guiraud a relevé, dans le cadre de la structure onomatopéique en T.K. et dérivés : « l'alternance –R– / zéro dans

2. Voir Grégoire 2012a.

3. Bottineau (2003 : 217).

laquelle l'infixe *-r-* a une valeur fréquentative avec, le cas échéant, un élément acoustique »⁴ :

Mais passons à l'étymon TR. K., variante de T.K., dans lequel l'infixe *-r-* introduit l'idée d'une vibration ; c'est pourquoi les mots en TR. K. désignent des mouvements répétés, saccadés, comportant souvent un élément sonore (cf. *tric-trac*)⁵.

TR. K. est un fréquentatif de T.K. et désigne de nombreux objets et instruments *producteurs ou animés d'un mouvement répété* : bâtons, loquets, cliquets, crics, etc. La *trique*, le *tricot*, la *tricote* sont autant de bâtons agiles, manœuvrés en volées rebondissantes⁶.

Guiraud a ainsi replacé dans un contexte structural cette question de l'expressivité du [r] en y détectant des aptitudes précises : la référentiation à l'idée de « vibration » et à celle de « fréquence », les deux supposant celle de « mouvement ». En outre, le deuxième extrait montre que le [r] peut entrer dans la composition de noms d'« objets et instruments producteurs ou animés d'un mouvement répété », ce qui lui confère une propriété macro-sémantique à la fois oppositive et corrélatrice.

Ces idées de « vibration » et de « fréquence » nous semblent intéressantes pour notre propre structure en application à l'espagnol. On peut en effet constater que, parmi les mots actualisés contenant le [r], une majorité est capable d'évoquer ces notions en discours : e.g. *entr(e)-*, *intro-*, *enter-*, *instr-*, *tra(ns)-*, *partir (part)*, *-portar (port-)*, *penetrar*, *engendrar*, *generar*, *(-)metro*, *matriz*, *medrar*, *tren*, *tranvía*, *motor*⁷. Il apparaît en outre possible d'opposer théoriquement *tubo et turbo*, *mediar (med-)* et *medrar (medr-)*, *instiituir* et *instruir* ou *instrumento*, ou encore *matiz* et *matriz*, ce qui les place dans un important réseau de correspondances phono-commutatives [r] / [Ø]. Nous nous proposons donc d'explorer ces deux derniers paronymes sous cet angle.

2.1.3. Le rapport de *matiz* (« nuance ») à *matriz* (« matrice »)

Il est tout d'abord intéressant de relever que *matiz* et *matriz* ne font pas partie de la même famille étymologique. Selon Corominas et Pascual, dont le dictionnaire critique étymologique fait autorité dans le

4. Guiraud (1986 : 110).

5. Guiraud (1986 : 105). Nous soulignons.

6. Guiraud (1986 : 106). Nous soulignons.

7. Cette actualisation n'est toutefois pas systématique comme le montrent les termes *pardo* ou *temperado*, par exemple.

monde hispanophone, *matiz* est un déverbal de *matizar* entré au XII^e siècle, et issu du bas latin *amatizare*, lui-même du grec tardif *λάμμάτιζειν* (« nuancer »)⁸. Quant à *matriz*, il procède du latin *matrix*, *īcis* (« matrice »), lié au nom *mater*, *matris* (« mère »)⁹. Toutefois, le haut degré de paronymie entre ces deux termes amène à s'interroger sur leur possible lien de parenté *conceptuel*.

Tout d'abord, les deux semblent appartenir à la structure en {nasale/bilabiale x dentale} dans la mesure où l'on perçoit chez chacun l'actualisation du concept de « tension entre un élément A et un élément B ». En effet, si *matiz* renvoie à une « position intermédiaire », *matriz* désigne un « engendrement », un « passage ». La divergence sémantique repose donc entre autres sur l'implication ou non de la notion de « mouvement ». On reprendra alors ici les propos de Delport selon lesquels l'observation des occurrences de *traba* / *trabar* et *trabajar(se)* dans les corpus « fait intervenir l'image d'un obstacle, d'une opposition, d'une résistance R à laquelle se heurte [une tension] T ; on aperçoit là, volontiers, un rapport avec l'idée d'entrave, c'est-à-dire de quelque chose qui retient un mouvement ou le rend difficile, qui empêche un dynamisme de s'exercer. »¹⁰

En effet, l'acte phonatoire donnant naissance à [r] représente le passage de la langue à l'avant de la sphère buccale, soit *traversée* de la cavité *resserrée* par l'occlusive antérieure. Le substantif *matriz*, aux côtés de *motriz* (« motrice »), *tren* (« train »), *tranvía* (« tramway »), *metro* (« métro ») ou *motor*, notamment, manifeste en effet la prise en compte d'une difficulté à surmonter, souvent à l'aide d'une motorisation (présence iconique du phonème *vibrant*). Plus précisément, *madre*, *matriz* et leurs dérivés constituent l'évocation d'un « passage à la vie », soit l'« enfantement » qui représente également un « passage *difficile* ». *Matriz* représente donc de fait une variante dynamique de *matiz* car *matiz* désigne un « entre-deux » et *matriz* en réfère à la « traversée », au « franchissement ». Nous avons ainsi une racine [m-tr], dérivée de la saillance {nasale / bilabiale x dentale}, pour *matriz* et *motriz* s'opposant aux racines [m-t] / [m-d] sans l'évocation du mouvement, pour *matiz*, *mitad* ou *medio*.

On constate enfin que *matiz* se situe morphosémantiquement « entre » *matriz* et *mitad*, car si *matiz* n'est pas apte à évoquer la notion de « mouvement » rendue par *matriz*, il s'éloigne des extrémités et se

8. Cf. Corominas et Pascual (s.v. *matizar*). Toutes les citations de ces auteurs seront traduites par nous de l'espagnol.

9. Cf. Corominas et Pascual (s.v. *madre*).

10. Delport (1984 : 161).

rapproche en cela du centre, du milieu que désignent notamment *mitad* et *medio*. Nous pouvons formaliser cela à l'aide de l'enchaînement suivant :

Madre → *matriz* (lien étymologique et modulation polaire de voisement [d] / [t]) → *matiz* (relation phono-commutative [r] / [Ø]) → *mitad* (correspondance inversive [a] / [i] et variation sur l'axe des dentales [θ] / [d]¹¹) → *medio* (modulations d'aperture [i] / [e] et de voisement [t] / [d]).

Au sein du système espagnol, une cohérence à la fois interne et externe existe donc entre la forme et le sens de *matiz* et de *matriz*. Ils ne sont pour autant pas les seuls dans ce cas. Deux autres paronymes semblent en effet répondre aux mêmes critères : *tubo* et *turbo*.

2.1.4. Les paronymes *tubo* (« tube », « tuyau ») et *turbo* (« turbo »)

Le vocable *tubo* désigne une « liaison entre deux sites » pour que passent un liquide ou un gaz sans pour autant dynamiser ce parcours. Il y faut effectivement une force motrice pour stimuler le flux. Le terme *turbina* (« turbine ») représente en revanche un dispositif rotatif aidant par son dynamisme à l'augmentation de la pression des gaz dans un moteur, constituant ainsi un turbocompresseur (*turbocompresor*). Ce mot est d'ailleurs souvent réduit à sa forme *turbo* comme en français. *Turbo* et *turbina* impliquent donc la prise en compte d'une difficulté ou d'un obstacle, lesquels demandent un accroissement de puissance. On retrouve le rapport iconique à la vibrante [r] opérant comme variable différentielle. Ainsi, *tubo* et *turbo* entrent dans le même réseau d'opposition que *matiz* et *matriz* selon le critère sémantique de « mouvement » / « non-mouvement » mais appliqué en l'occurrence à un flux. La formation en mot et l'entrée en système ont achevé d'orienter cette spécification.

2.1.5. *Ten* (*con ten*) (« modération ») vs. *tren* (« train »)

Ten est une forme verbale représentant de façon autonome le verbe *tener* (« avoir, posséder ») à la 2^e personne de l'impératif espagnol, et de façon non autonome (*ten-*), le radical du même verbe à d'autres temps et personnes. Après une première phase de dégrammaticalisation, est apparue l'expression *ten con ten*. Le substantif *ten* correspond donc théoriquement à une troncation du verbe *tener*. Nous

11. Dans certaines villes espagnoles, comme Burgos, la prononciation du -d final est d'ailleurs [θ].

allons tenter de démontrer que cette troncation a éliminé ici une zone sémiologique non actualisée et devenue de fait moins stable. Force est de constater avant toute chose que le champ référentiel de *tener* est beaucoup plus vaste que celui de *ten* et autorise des usages syntaxiques multiples¹². Il y a eu ici une *spécialisation*, soit une *restriction sémantique* qu'a engendrée (ou qui a été engendrée par) la réduction morphologique pour l'emploi spécifique à l'impératif. *Ten* aurait alors pu être réduit à cet élément minimal [t-n], suffisant à son insertion dans la structure en {nasale / bilabiale x dentale} et à son actualisation conceptuelle. Néanmoins, *ten* ne satisfait pas, à soi tout seul, à l'expression de cette idée de « modération » et impose d'être dupliqué en phrase autour de la préposition *con*. Ce redoublement accroît iconiquement l'importance de ce substantif en le mettant en quelque sorte en exergue (en *saillance*) dans l'expression *ten con ten*. Cette expression possède un sens très précis. Après une observation des corpus, il apparaît que parmi les occurrences (14 sur 12 documents dans le *CREA*, et 44 sur 32 documents dans le *CORDE*), plusieurs emplois démontrent une affinité sémantique avec les idées sous-jacentes à celle de « tension entre un élément A et un élément B ». Tout d'abord, *ten* représente clairement dans certains énoncés l'idée de « tension » au sens large entre deux situations extrêmes (implicites ou explicites) :

- (1) En el gran mundo de Vetusta –decía doña Anuncia– es preciso un un *ten con ten* muy difícil de aprender. Aunque la explicación de este equilibrio o *ten con ten* era un poco embarazosa [...] convinieron las hermanas en que era indispensable dar instrucciones a la chica¹³.

(Alas 1990 : 227)

L'expression comparait également pour désigner un « compromis » ou bien l'objet d'une « médiation » :

- (2) Los norteamericanos en la Guerra del Golfo, en fin, y todo y los británicos, etcétera, utilizaron inteligencia humana y infiltraron [*sic*] desde luego a comandos etcétera etcétera. Y consiguieron una

12. Voir Delport (2004 : 122-234, 288 sq).

13. Trad. : « Dans le grand monde de Vétuste – disait Doña Anuncia – il faut une *retenue* très difficile à acquérir. Bien que l'explication de cet équilibre ou *retenue* fût quelque peu embarrassante, [...] les sœurs convinrent qu'il était indispensable de donner des instructions à la jeune fille. ».

información muy valiosa, etcétera. Pero yo creo hay [sic] tener un *ten con ten*¹⁴.

(Prensa 1991 : § 3)

Elle peut aussi évoquer l'idée métaphorique de « mélange de couleurs », rapprochant des substantifs *mezcla*, *matiz* ou encore *tino* par exemple :

- (3) La pregunta retórica que le da título al lienzo no sólo alude a la condición racial antillana – el ten con ten de blanco con negra o de blanca con negro, o, más irónica y utópicamente, como es el caso aquí, de blanca con negra – sino que también nos sitúa en un espacio arcádico donde el deseo se cumple del todo [...] ¹⁵.

(Rodríguez Juliá 1989 : 152)

Le radical seul a alors pu acquérir un nouveau sens dans un autre co-texte. La « préférence » du système pour cette capacité référentielle plutôt que pour une autre pourrait donc s'expliquer par une motivation de type submorphologique.

En ce qui concerne le vocable *tren*, déjà cité plus haut comme membre du paradigme de mots prenant en charge une difficulté, on constate aussi la correspondance avec l'observation guiraldienne à propos du [r] lié à l'idée de « fréquence » car le train – tout comme le tramway (*tranvía*) ou le métro (*metro*) – est percevable comme un moyen de transport doté d'une nécessaire fréquence d'arrêt et de fonctionnement. Ainsi, cette troncation *tener* > *ten* a contribué au rapprochement de cette forme de celle de *tren*, d'une part, et à renforcer le sous-système d'opposition [r] / [Ø], d'autre part, dans le cadre de la structure en {nasale / bilabiale x dentale}.

Après l'abord rapide des cas de *matiz* / *matriz*, *tubo* / *turbo* et *ten* (*con ten*) / *tren*, il est possible de présenter le versant sémantique de l'opposition [r] / [Ø]. On détecte en effet d'une part l'évocation d'une position intermédiaire avec conception des bornes implicite (*matiz*, *ten*

14. Trad. : « Les Américains durant la Guerre du Golfe, enfin, et tous les Britanniques, etcétera, ont utilisé l'intelligence humaine et ont, bien entendu, infiltré des commandos, etc., etc. Ils ont obtenu une information vraiment précieuse, etc. Mais je crois qu'il [faut] être *modeste*. ».

15. Trad. : « La réponse rhétorique qui donne le titre à cette toile ne fait pas seulement allusion à la condition raciale antillaise – le *mélange* de blanc et de noir ou de noir et de blanc, ou, plus ironiquement et utopiquement, comme c'est le cas ici, de blanche et de noire, mais nous situe aussi dans un espace arcadien où le désir est complètement assouvi. ».

con ten, mitad, medio) ou explicite (*tubo*) et, d'autre part, le passage dynamique d'un point à l'autre (*matriz, turbo, tren, medrar*).

L'invariance conceptuelle s'avère donc parfois détectable au-delà de la variation sémantique dans le cas d'une analogie formelle en y distinguant les invariants structurels et les variables différentielles. Mais le traitement de la paronymie peut aussi être opéré différemment au niveau submorphologique. Une même analogie peut en effet recouvrir la sollicitation de caractéristiques pré-formelles distinctes et non pas une simple opposition (sous-)systémique. L'approche doit donc être nécessairement adaptée dans ce cas.

3. DES SAILLANCES DISTINCTES POUR DES LEXÈMES FORMELLEMENT PROCHES

3.1. *Taco* (« cale, taquet », « queue de billard », « gros mot », « coupe-faim »), *traca* (« bruits de pétards ou de feux d'artifice »), *trago* (« gorgée »)¹⁶

Les vocables *taco* et *traca* semblent répondre aux caractéristiques de la structure en {dentale x vélaire} que Guiraud (1986 : 104-110) a mise en lumière (sous la dénomination « T.K. ») en application au français en tant que liée à l'idée de « coup ». Ces mots « constituent bien un champ étroitement structuré et qui implique tous les termes. L'idée qui supporte l'ensemble est celle de « frapper », sous les alternances *taquer, toquer, tiquer* »¹⁷. Les signifiants de ces mots – critères de ce premier tri effectué – se structurent autour de la racine onomatopéique [t-k] qui « combine une occlusion apico-dentale avec une occlusion dorso-vélaire. Il y a donc une première plosion suivie d'un brusque retrait de la langue, propre à exprimer l'image d'un coup brusque, bien détaché et qui rebondit en arrière. »¹⁸ Ainsi, l'on remarque des verbes tels qu'*(at)taquer, tacon(net), taquin, toc, trique, truc*, etc. dont le sémantisme du « coup » est évident. En reprenant ces déductions, Eskénazi (2005 : 218) a établi une structuration autour de la notion plus précise de « coup, de solution interne ou externe » :

16. Cf. *DRAE*, s.v. Nous traduisons et traduirons toutes les acceptions issues de ce dictionnaire et des corpus de la Real Academia Española.

17. Eskénazi (2005 : 118). L'auteur mentionne quelque « quatre cents mots », mais ils ne représentent en réalité que cent cinquante formes (cf. Guiraud 1986 : 96). Ils ne totalisent donc, de notre point de vue, que cent cinquante mots, ce qui n'enlève rien à la pertinence du raisonnement.

18. Guiraud (1986 : 110).

On trouve des exemples de solution interne dans « coupure d'électricité », interruption dans la distribution, – dans « vin *coupé* d'eau », dont l'homogénéité a été rompue par une incorporation, – dans « un *coup* de téléphone », intervention dans une situation, – dans **couple**, qui désigne un individu unique décomposable en deux ingrédients.

La solution externe se réalise dans la constitution d'éléments détachés de la continuité massive – « *coup* de vin », « *coupure* de vingt euros », « *coupe* d'or, de bois, de champagne », **cap**, **camp**, **copeau** -, ou de continuité nombrable¹⁹.

Nous avons mené pour notre part une étude similaire en application à l'espagnol et en avons déduit que plusieurs mots étaient susceptibles d'être actualisés par la saillance {dentale x vélaire} tels que *cúter* (« cutter ») ; *cortar* (« couper ») ; *eructar* (« éructer ») ; *kárate*, *tac / taque* (« bruit issu d'un coup ») ; (*con*)*tacto* (« tact » ou « contact ») ; *terco* (« têtu »), *tincar* (« coup d'ongle ») ; *tocar* (« toucher », assimilable à un coup atténué) ; *tunco* (« tronqué, mutilé », résultat d'un coup) ; *truncar* (« tronquer ») ; *accidente* (« accident ») ; *cogotear* (« prendre quelqu'un d'assaut avec violence ») ; *altercación* (« altercation ») ou *choque* [tʃóke] (« choc »).

Comme on le constate dans les énoncés suivants, le terme *taco* répond aux critères morphosémantiques posés :

- (4) Mi amiga Emma conseguía la comida y hacía una olla grande de un montón de desperdicios de las carnicerías, y ahí comíamos todos. El que pasaba primero agarraba la tortilla y se hacía un *taco*²⁰.
(Vargas 2002 : 52)
- (5) Agregó que cuando se volteó para salir, sintió un golpe en la espalda que Castillo Miranda le dio con una silla metálica y un *taco* de billar²¹.
(Prensa 2002: §14)
- (6) El ex teniente del Ejército, Jaime Nieto Espejo, de 30 años, sufrió mutilaciones que le causaron la muerte cuando manipulaba un *taco* de

19. *Ibid.* C'est l'auteur qui souligne et met en exergue.

20. Trad. : « Mon amie Emma allait chercher à manger et faisait cuire une grande marmite avec un tas de restes de viandes, et nous les mangions tous. Celui qui arrivait en premier attrapait l'omelette et se faisait un *en-cas*. »

21. Trad. : « Il ajouta que lorsqu'il se retourna pour sortir, il sentit un coup dans le dos que Castillo Miranda lui donna avec une chaise en métal et une *queue de billard*. »

dinamita para abrir una fosa en una finca de su propiedad en Pijao (Quindío)²².

(Prensa 1994, §3)

Quant à *traca*, il représente bien le même coup en tant que rupture de la continuité par l'émergence soudaine d'un bruit (sens propre) ou d'un coup de théâtre (sens figuré) :

(7) Ríos escribe un castellano anglosajón, con el que busca lograr que el retuécano tenga efectos de *traca* en la mente del lector²³.

(Prensa 1995 : §4)

(8) Una descomunal, ensordecedora, apocalíptica *traca* hace explosión entre los numerosos asistentes, sucios de pólvora y sordos como tapias a los pocos instantes²⁴.

(Agromayor 1987 : §45)

Or, en ce qui concerne *trago*, quoique formellement très proche de *traca* et de *taco*, le sens de « gorgée » auquel il renvoie amène à penser qu'il serait plutôt actualisé par la structure en {dentale x vibrante} rattachée au concept de « rectitude » (cf. Bottineau 2012), à l'instar de *trepar* (« grimper ») ; *tranca* (« poutre ») ; *brotar* (« jaillir ») ; *verter* (« verser ») ; *derretir* (« fondre, dégouliner »)²⁵ ; *torre* (« tour ») ; *tarangallo* / *trangallo* (« bâton suspendu au cou des chiens pour leur empêcher de baisser la tête ») ; *tirar* [« tirer (un coup de fusil ou un objet) »] ; *atirar* (« attirer ») ; *red* (« filet, réseau »).

Une gorgée correspond en effet à une descente d'aliments ou de boisson verticale, droite. Le signifiant de *trago* se compose ainsi logiquement du submorphème [tr] et du phonème guttural /g/ localisateur, réalisé [g] ou [ɣ]. Cette vélaire sonore ou son corrélat non

22. Trad. : « L'ex-lieutenant de l'Armée, Jaime Nieto Espejo, 30 ans, a subi des mutilations ayant entraîné sa mort alors qu'il manipulait un *bâton de dynamite* pour creuser une fosse dans une ferme de sa propriété de Pijao (Quindío). ».

23. Trad. : « Ríos écrit un espagnol anglo-saxon, avec lequel il cherche à faire en sorte que l'hyperbate ait un effet de *coup de théâtre* dans l'esprit du lecteur. ».

24. Trad. : « Une *explosion* extraordinaire, assourdissante et apocalyptique a retenti parmi les nombreuses personnes qui assistaient à l'événement, recouverts de poussière et immédiatement sourds comme des pots. »

25. En fonction des énoncés et de l'orientation sémantique que l'on voudra donner à *derretir*, la saillance sera soit {vibrante multiple} liée à l'idée de « fluidité », soit {dentale x vibrante} liée à l'idée de « rectitude ». Les acceptions, trop imprécises sur les dictionnaires consultés, ne discriminent pas les deux notions. On retrouve pourtant les deux concepts exprimables par ce même lexème. Peut-être est-ce précisément parce que son signifiant comporte les deux submorphèmes.

voisé se retrouvent en effet dans nombre de vocables manifestant des actions liées à la partie vélaire : *garganta* (« gorge »), *cuello* (« cou »), *garguero* / *gaznate* (« gosier »), *gárrulo* (« bavard », s'opposant à *hablador* ou *parlador* (idem), dont le point de vue porte sur l'usage de la zone labiale)²⁶, etc. En outre, le lexème *trag-* s'oppose à la forme *trab-* de *trabar* (« entraver ») ou de *atravesar* [*atraβesar*] (« traverser ») où c'est l'idée de « liaison » qui est saillante, et donc la zone [tr-β] dérivée de {nasale / bilabiale x dentale}.

Ainsi, nous pouvons constater, par le recours au niveau submorphologique, que *trago*, *taco* et *traca* sont sollicités pour des angles de vue distincts parce que ce sont des caractéristiques différentes de leurs signifiants respectifs qui sont exploitées en discours : {dentale x vélaire} pour *taco* et *traca* et {dentale x vibrante} + /g/ pour *trago*. Ce sont également des angles de vues distincts qui sont adoptés pour chaque invariant saillant : les notions respectives de « coup » et de « rectitude ». Le postulat qui accorde la primauté au signifiant est donc sauf pour peu que l'on prenne en considération ces structures profondes et les concepts présignifiés qui y sont rattachés.

3.2. Trois lexèmes produits de « paronymisations réciproques » en diachronie : *serrar*, *cercar*, *cerrar*

3.2.1. (A)*serrar* (« scier ») < lat. *serrare* (idem)

Le verbe *serrar* semble être actualisé par la saillance {vibrante multiple} liée au concept de « fluidité » en évoquant le « glissement de la scie ». On remarque en effet des affinités avec des termes tels que *correr* (« courir, couler »); *desbarrar* (« couler, glisser »); *borrar* (« effacer »); *catarro* (« flux »); *chorro* (« écoulement »); *derretir* (« fondre »); *espurrir* / *espurrear*²⁷ (« arroser avec la bouche »); *chorro* (« jet »); *errar* / *marrar* (« errer »); *arrebatar* (« arracher »); les suffixes *-rragia* « -rragie » ou *-rrea* « -rrhée »; *galfarro* (« épervier », fig. « vagabond »); *cerrar* (« fermer »).²⁸ Enfin, sur le

26. De la même manière, *garganta* s'oppose à *barba* (« barbe ») (zone de la gorge vs. zone des lèvres et des joues).

27. Il est intéressant de constater ici que la variation formelle ne porte pas sur la zone actualisée liée au concept.

28. Cette liste n'est pas exhaustive ; pour un répertoire plus complet, voir Grégoire (2012a : 47). Soulignons du reste que l'invariant {vibrante multiple} peut même avoir fonction d'infixe, notamment dans *chuperretear* (métaph. « suçoter longuement ») opposé à *chupetear* « suçoter »] en cohérence avec l'idée de « répétition » relevée par Guiraud (cf. *supra* 2.1.2).

plan étymologique, *serrar* n'a connu aucune modification, ni formelle ni sémantique (cf. Corominas et Pascual s.v. *serrar*). La raison est certainement son appartenance à un langage technique. Les étymologistes attestent toutefois l'émergence de *aserrar* au XIII^{ème} siècle, un peu plus usité que *serrar*,²⁹ et dont l'*a* préfixal pourrait représenter un renforcement du dynamisme lié au glissement (cf. *infra* 4.2.2).

3.2.2. *Cercar* (« assiéger, encercler »)

Quant au verbe *cercar*, il est issu, selon Corominas et Pascual (s.v.), du latin *circare* (« entourer »). Or il entre en cohérence avec des termes rattachés à la notion de « resserrement ou de forme circulaires » tels que d'autres dérivés de *circum* / *circa* : *cerca*, *cercenar* (« arrondir, donner aux arbres une forme arrondie ») ; le latin *occidere* (« occir », « étrangler »), mais également des dérivés du grec : *ciclo* (« cycle ») ; *ciclada* (« vêtement long et rond ») ; *cicloide* (« en forme de cercle ») ; *ciclón* (« cyclone ») ; *concoide* (« conchoïdal »). D'autres mots, enfin, sont des « créations expressives » : *cárcel* (« prison ») ; *cuca* (« pièce de monnaie, panier rond, cafard ») ; *coccinela* (« coccinelle ») ; *concha* (« coquille ») ; *buccino* (« escargot ») ; *cache* (« ensemble de barriques »), etc.³⁰ Le dénominateur commun submorphologique est le groupe *graphique* {duplication de *c*} (réalisé synthétiquement ou analytiquement), car aucun trait phono-articulatoire ne peut *a priori* fédérer ces vocables. Ce n'est en effet que par le biais de cette structure graphique, à notre connaissance, que *cercenar* [θerθenár], *cuca* [kúka] et *concha* [kóntʃa], par exemple, peuvent être mis en regard les uns par rapport aux autres. Sans pour autant souscrire pleinement à l'idée d'une « figurativité » de la lettre, nous pouvons malgré tout établir une correspondance avec les deux *c* qui forment potentiellement un resserrement circulaire lorsqu'ils se trouvent en position symétrique. Notons que le langage écrit ne permet pas ce mécanisme d'inversion graphique et que la comparution double des *c* pourraient donc suffire, dans certains cas précis, à y référer indirectement dans les limites imposées par les contraintes systémiques des langues à tradition écrite.

29. La différence de fréquence d'emploi tend toutefois à s'amoinrir dans la mesure où si 80 emplois de *serrar* et 107 de *aserrar* peuvent être attestés sur le *CORDE* (origines – 1975), le rapport tombe à 15 / 17 sur le *CREA* (1975-2003).

30. Pour les étymologies, cf. Corominas et Pascual (s.v.).

3.2.3. *Cerrar* (« fermer »)

Enfin, toujours selon Corominas et Pascual (s.v. *cerrar*), l'étymon de *cerrar* est le latin *serare* (idem), qui a connu tout d'abord une multiplication de la vibrante : *serrare*, puis la chute systématique du *e* atone de la désinence : *serrar*, avant de connaître une altération graphique : *cerrar*.

Le passage de *serar* à *serrar* peut attirer l'attention. Corominas et Pascual (*ibid.*) l'expliquent comme « *debid[a] a una confusión vulgar con serra 'sierra' y serrare 'aserrar' »*³¹. De fait, cette variation amène à penser que *cerrar* serait plutôt rattaché à la saillance {vibrante multiple} que nous avons déjà évoquée *supra* en tant que liée au concept de « fluidité », ce qui comprend le sens de « glissement ». En effet, les *serra* ou *serrare* latins dénotaient clairement le « glissement du sciage », idée qui, couplée à une prédisposition paronymique *sierra* / *serare*, aurait pu conduire à cette transformation de *serare* en *serrare*. Dans des emplois récents, voire contemporains, on trouve même la trace de l'idée de « fermeture par glissement » encore plus explicite :

(9) Tiene los ojos secos, mirando sin ver el techo blanco, de maderas irregulares que soportan las tejas, húmedas donde está la gotera.
*Cierra los ojos*³².

(Casola 1972 : np)

(10) Pero, no hay demás, sólo el hombre que abre y *cierra la cortina* del escenario, el mismo que comenzó con una sin cargarse de tantos años [...]³³

(Karlik 1989 : np)

Quant au passage de *serrar* à *cerrar*, il pourrait être dû à l'influence des membres de la structure graphique assez ancienne en {duplication de *c*}. La structuration ne s'est pour autant pas opérée dans la mesure où ce n'était pas la vocation de ce verbe de revêtir les emplois de *cerrar*, qui existait déjà. Par ailleurs, on peut envisager que si *cerrar* ne

31. Elle est « due à une confusion populaire avec *serra* 'scie' et *serrare* 'scier' ».

32. Trad. : Il a les yeux secs, en regardant sans voir le plafond blanc, aux bois irréguliers qui supportent les tuilettes, humides, où se trouve la gouttière. Il *ferme* les yeux. »

33. Trad. : « Mais, il n'y en a pas d'autre, il n'y a que l'homme qui ouvre et *ferme le rideau* de la scène, le même qui a commencé avec une fille qui n'était pas apparu en public depuis de nombreuses années [...] ».

possède pas de deuxième *c*, *c*'est précisément parce qu'il ne renvoie pas à une idée d'« enfermement » impliquant trois dimensions, mais bien à celle de simple « fermeture », qui n'en comporte que deux.³⁴ En effet, selon Corominas et Pascual (s.v. *cerrar*), cette proximité référentielle a tout de même valu à la forme *serrar*, attestée dans les premiers textes castillans selon les étymologistes, d'évoluer en *cerrar* : « la forma con *c*- [de *cerrar*] se debe al influjo de *cercar*, con el cual se codeaba *cerrar* en el lenguaje de la caza y de la fortificación, y especialmente en la ac[cepción] 'cercar, vallar, rodear', documentada para nuestro verbo en el s. XIII [...]. »³⁵ Les corpus semblent confirmer l'hypothèse des auteurs :

- (11) El señor toviera este castillo de Perescote *çercado* e lo avía entrado por fuerça [...] e la razón porque él *cerrava* este castillo era un su criado a quien le avía fecho mucha merced [...].³⁶

(González de Clavijo 1406 [1992] : 218)

Cerrar a donc pu se trouver, dès les origines, équilibré analogiquement entre deux structures : celle, graphique, en {duplication de *c*} et celle, phono-articulatoire, en {vibrante multiple}, croisement manifesté par la forme et le sens. Il a en effet dû répondre à deux pressions paronymiques successives, ce qui nous démontre qu'il s'est constitué morphosémaniquement par rapport aux deux verbes (*a*)*serrar* et *cercar*.

La nuance entre *cercar*, *cerrar* et *serrar* se base donc sur une complexe paronymie dont la mise en structure contribue à résoudre

34. La notion d'« enfermement » est exprimée par *encerrar*, grâce à l'adjonction du préfixe *en* (< lat. *in*), qui introduit une notion d'« intériorité » dans certains cas : cf. e.g. *embarcar* « embarquer » ; *embotellar* (« mettre en bouteille ») ; *encajonar* (« mettre dans un tiroir ») ; *encubar* (« mettre en cuve ») ou encore *enchufar* (« brancher »). La nécessité du recours à ce préfixe et sa conservation (≠ *endonde* > *Ødonde* « où »), manifeste en soi l'incapacité intrinsèque de *cerrar* à renvoyer précisément à l'idée d'« enfermement ».

35. ³⁵ Trad. : « La forme avec *c*- [de *cerrar*] est due à l'influence de *cercar*, avec lequel *cerrar* était utilisé dans le langage de la chasse et de la fortification, tout particulièrement dans l'acception « cerner, entourer », attestés pour notre verbe au XIII^{ème} s. [...] ».

36. Trad. : Le Monsieur avait *verrouillé* le château de Perescote et il l'avait pénétré en faisant usage de la force [...], et la raison pour laquelle il avait *fermé* ce château est qu'il l'avait donné en récompense à un de ses valets [...] ».

quelques aspects. On déduira en l'occurrence que *cercar* évoque une idée de « clôture » et *cerrar* de « processus de fermeture » plus encore que son résultat³⁷. Quant à *serrar*, il ne désigne qu'un sens supplémentaire autorisé par le concept de « fluidité ».

3.3. *Minũare* > *menguar* (« rétrécir, diminuer ») : pourquoi un éloignement des autres dérivés de *minus* / *minũare* : *disminuir*, *menor*, *menos*, etc. ?

Corominas et Pascual (s.v.) donnent comme étymon de *menguar* le latin vulgaire *mĩnũare*, celui-ci étant issu de *mĩnũere*. Suivant la règle d'évolution phonétique, un renforcement s'est opéré de la semi-consonne vélaire [w], après nasale dentale, par l'utilisation de l'occlusive de même point d'articulation [g]³⁸. On retrouve des exemples de ce phénomène en français (Picard 1987 : 277) : *spin(u)la* > *épingle* ou *slavus* > *esclave* (cf. esp. *esclavo*). Outre cela, en espagnol, on a toujours pu trouver des prononciations [gw] pour [w] au cours de l'Histoire mais en position initiale et non interne : e.g. *gũevo* et *huevo* ; *gũerto* et *huerto* (cf. Menéndez Pidal 1992 : 111), et, plus récemment : *gũisqui* et *wkisky* ; *gũisquil* et *huisquil* ; *gũipil* et *huipil* (cf. Seco et al. s.v.) Or il existe également un motif analogique à l'apparition de la vélaire. Chez *menguar* / *mĩnguar* (vx), la nasalisation du [e] / [i] couplée à la présence de la gutturale suppose effectivement un « rétrécissement » au niveau pharyngal. L'analogie aurait pu alors être opérante avec les nombreux mots actualisés par la saillance {nasale x vélaire} liée au concept de « réduction ». Ceux-ci renvoient généralement aux idées de « maigre » ou d'« étroitesse » dans son sens précis : *cĩngulo* (« cordon »), *ĩngo* (« maigre ») ; mais aussi d'« angoisse » ou d'« anxiété » : *angustia* / *congoja* / *angunia* (dialectal) (« angoisse ») ; ou, enfin, aux idées d'« angle » ou de « torsion » : *ángulo* (« angle ») ; *gancho* (« crochet ») ; *cono* (« cône ») ; *esquina* (« coin sortant ») ; *rincón* (« coin rentrant ») ; *ringar* (« tordre, incliner ») ; *combar* (« tordre, incurver »).³⁹

Le phonétique et l'analogique ont donc pu, en l'occurrence, œuvrer conjointement pour mener à cette structuration. Il est donc possible d'établir la chaîne suivante à fonction de continuum morpho-sémantique :

37. Pour un approfondissement, voir Grégoire (2012a : 331-332).

38. Voir. Menéndez (1992 : 59-60, 70).

39. Pour une liste plus complète, voir Grégoire (2012a : 171-175, 210 sq).

Menos, menor, disminuir, aminorar, etc. → *menguar* et dérivés → Autres mots actualisés par la saillance {nasale x vélaire}

Menguar et ses dérivés (*menguante, amenguamiento, mengua, etc.*) formalisent donc morphologiquement la continuité sémantique vérifiable entre les dérivés des lat. *minus / minuare* et les mots de la saillance {nasale x vélaire} liés au concept de « réduction ». Il s'agit de fait d'une paronymisation motivée qui rappelle fortement les cas nombreux d'étymologie populaire. Dans tous ces cas, « l'inconnu a été attiré par le connu »⁴⁰ en cohérence avec l'économie linguistique et mémorielle (principe du rasoir d'Ockham).

4. DE QUELQUES PARONYMES AUX SENS OPPOSÉS (ENANTIOSÈMES)

Précisons tout d'abord que nous considérons l'énantiosémie comme le phénomène qui met en opposition les deux versants conceptuels qu'offre la saisie de la saillance en un stade pré-sémiotique, où *le sens n'est pas encore spécifié*. Car l'imprécision intrinsèque au niveau conceptuel autorise de fait un sens *et* son opposé. L'énantiosémie peut également être marquée par une variable différentielle qui nuance l'orientation conceptuelle liée à l'invariant (énantiosémie constructionnelle, cf. *infra* 4.2). Or il est possible de déceler des paronymes qui entretiennent entre eux un rapport énantiosémique⁴¹. Une adaptation du dispositif d'analyse est donc requise cette fois encore, mais ces cas nous semblent intéressants pour démontrer la compatibilité de la paronymie non co-référentielle avec la linguistique du signifiant.

4.1 Interprétations énantiosémiques du lexème ping- : idées de « rétrécissement » et de « non-rétrécissement » dans le cadre de la structure en {nasale x vélaire}

Soit le répertoire suivant :

Pingue : [Du français *pinque*, d'origine incertaine, probablement germanique, *Diccionario Autoridades*. (Corominas et Pascual s.v.

40. Taverdet (2003 : 146).

41. Pour un plus ample développement sur ce phénomène encore mal connu, voir Larue-Tondeur (2009) et pour une application dans le cadre de la TSS, voir Grégoire (2012b).

pingue]). Bateau dont la cale s'élargit pour que puissent y rentrer plus de marchandises. (*DRAE*)

Pingüe : (Du latin *pinguis*. (Corominas et Pascual s.v. *pringar*]).

Abondant, copieux, fertile. (*DRAE*)

Pingüedinoso, sa : [Du latin *pinguēdo, -dīnis*, « graisse ». (Corominas et Pascual s.v. *pringar*]). Qui est gros. (*DRAE*)

Pingüe et son dérivé *pingüedinoso, sa*, sont, selon Corominas et Pascual (s.v.), étrangers à *pingue* avec lequel le premier entretient pourtant un haut degré de paronymie. L'on y distingue pourtant la même idée de « grosseur » car *pingue* désigne l'élargissement du fond d'un bateau et *pingüe*, un « objet gros », ou métaphoriquement une « grande quantité ». On pourra ainsi mettre en rapport les emplois suivants :

- (12) En aquella segunda travesía habían apresado una cárraba valenciana, una polacra genovesa con carga de trigo, un *pingue* con toneles de vino, otro atiborrado de azúcar, maíz y judías, además de la mentada tartana⁴².

(Faner 1986 : 97)

- (13) Su informante, a quien llama "amante sincero de la libertad", apasionado de ella hasta el fanatismo, gastando una *pingüe* fortuna por defenderla en España⁴³.

(Ortiz-Armengol 1994 : §20).

Il semble donc y avoir un lien sémantique entre *pingue* et *pingüe* par-delà leur étymologie et leur différence catégorielle. De même, *pingo* renvoie à un « vêtement trop long, qui pend » (cf. *DRAE* s.v). Leur rapport à *pinga*, en revanche, pourrait reposer sur l'énantiosémie. Il en va de même pour *chingo* (« se dit d'une face camuse ») ou *tunca* (« court ») qui désignent un « raccourcissement ». Ces termes sont pourtant tous rattachables à la structure saillanciel en {nasale x vélaire}. On pourrait attribuer la présente opposition sémantique « rétrécissement » vs. « non-rétrécissement » à la sollicitation de l'un ou de l'autre pôle saillanciel. En l'occurrence, le geste digital de

42. Trad. : « Lors de cette deuxième traversée, ils avaient fait prisonnière une « caraba » valencienne, un navire génois avec sa cargaison de blé, un *bateau extensible* avec des tonneaux de vin, l'autre bourré de sucre, de maïs et d'haricots [...]. ».

43. Trad. : « Son informateur qu'elle appelle "l'amant sincère de la liberté", passionné d'elle jusqu'au fanatisme a dépensé une grande fortune pour la défendre en Espagne. ».

resserrement pour exercer une pincée est d'abord issu d'un geste d'écartement des doigts. Il s'agit donc ici d'une énantiosémie *gestuelle*. De la même manière, le bateau devant élargir sa cale doit/peut aussi la rétrécir dans d'autres circonstances. Le lien entre les deux pôles énantiosémiques est ainsi concevable au niveau profond, conceptuel. Cette réversibilité implique en effet un sens et un autre au niveau prélinguistique. En somme, il est loisible de postuler que le lexème *ping-*, en fonction de l'usage qui en est fait, est apte à exploiter la saillance *énantiosémiquement* ou *directement*. Une linguistique du signifiant qui accorde un intérêt au niveau submorphologique et conceptuel pourra donc considérer cette dualité située à un autre niveau que celui du signe, et prendre en charge le caractère variant du sens tout en constatant l'invariance de la forme.

4.2. *Asediar* (« assaillir ») vs. *sedar* (« calmer, tranquiliser »)

4.2.1. *La structure en {sifflante x dentale}*

Il est tout d'abord intéressant de remarquer que la notion de « stabilité » est exprimée par de nombreux mots contenant [st] ou [s-t] / [s-d] en espagnol. On perçoit en effet lors de l'articulation de ces sons un blocage de l'air sur les dents qui stabilise le flux.

Quoique variant positions (implosives vs. explosives) et formes (synthétiques vs. analytiques ; phones voisés vs. non voisés), le trait articulatoire n'en demeure pas moins commun. On peut alors établir provisoirement que le sens évoqué est imputable à ce groupe phonétique sans s'y limiter. On retrouve dans cette structure des sens abstraits (*asentar* « asseoir », *asentir* « acquiescer ») ; concrets (*sitiar* « bloquer, assiéger », *situar* « situer », *estar* « être », « se trouver ») ; des éléments connexes (*sístilo* « colonne », *bastir* « bâtir ») ; l'évocation de bâtons et de pieux à l'image de ce que Guiraud a détecté pour l'occitan (*seto* « piquet », *basta* « bâti », *basto* « bâton », *estaca* « pieu ») ; ainsi que la notion de « siège » proprement dite et métaphorique (*asiento*, *sitiar*). Cette dernière idée se trouve d'ailleurs dans des dérivés du latin *sedere* (« être assis ») en espagnol où l'on peut constater une corrélation avec [s-t] en tant que variante voisée.⁴⁴ Nous pouvons ainsi ajouter à la liste des vocables co-structuraux tels que *sede* (« siège d'une société ou d'une institution ») ; *sedente* (« qui est

44. Une des contraintes du système à laquelle est confrontée cette structure est que le voisement ne peut s'opérer que sur la dentale. La précision terminologique « *semi-voisée* » est donc inutile.

assis ») ; *sedentario* (« sédentaire ») ; *sedimento* (« sédiment ») ; *asediar*, etc. Ajoutons *sólido* (« solide », variante superexpansée) ; *asiduo* (« assidu ») ; *residir* (« résider ») ; *sedar* (« calmer ») et *adosar* (« adosser », correspondance inversive). Les racines de cet invariant se trouvent déjà dans le statif indo-européen **sed* [> lat. *sedere*, *stare*, gr. *kathédra* (« chaise », etc.)⁴⁵ Le processus articulatoire faisant choquer une fricative « étroite et continue » (Toussaint 1983) contre un obstacle dur, dental, est en effet propice à l'évocation de ce concept de « stabilité ».

4.2.2. *Ase diar* et *sedar* : l'énantiosémie due à la variable différentielle *a-*

Si cette structure est bien opérationnelle, elle peut également intégrer des mots nouveaux par remotivation ou, au contraire, comprendre des énantiosèmes, tel *sedar* dans son rapport à *asediar* par exemple. En effet, si *asediar* représente l'exercice d'une « pression par assaut », *sedar* désigne, à l'inverse, une « stabilisation du comportement ». Dans les deux cas, cela implique directement ou indirectement un « arrêt », ce qu'englobe le concept de « stabilité ». Soit, concernant *sedar* :

(14) Una de esas sombras es la revelación que ha hecho el Sindicato Unificado de Policía: Interior trató de *sedar* a los inmigrantes para que no causaran problemas⁴⁶.

(Prensa 1997 : § 1)

(15) ¡ Todo mortal tiene derecho a *sedar* a gritos sus nervios, y no pensar así es no haber entendido los principios de la psicología de masas !⁴⁷

(Grande 1991 : 44)

Et pour *asediar* :

45. Cf. Escrivá (2005 : 101). Quant à Pickett (*s.v. stā*), il relève aussi une racine **stā* « placer, supporter » ayant donné lieu aux mots anglais *stand* (« placer, supporter »), *stud* (« clou ») ou *arrest* (« arrêter »), notamment.

46. Trad. : « Un de ces mystères est la révélation qu'a faite le Syndicat Unifié de la Police : le Ministère de l'Intérieur a essayé d'*endormir* les immigrants pour qu'ils ne causent pas de problème. »

47. Trad. : « Tout mortel a le droit de *calmer* ses nerfs en criant et penser le contraire revient à ne pas avoir compris les principes de la psychologie ! »

- (16) Si Feliciano de Silva, para llevar a buen cabo los amores del caballero Filides y de la hermosa Poliandra, supo resucitar y tornar al mundo, [...] a la famosa Celestina, para *asediar* más estrechamente la honestidad y el recogimiento [...]⁴⁸.
(Estébanez Calderón 1985 : 180)
- (17) Entre tanto, afilan sus garfios de abordaje. Listos para *asediar* la nave de Cambio 90, previo ablandamiento cortesano y lisonjero de su enigmático capitán⁴⁹.
(Prensa 1990 : § 1)

Il est possible de rapporter cette opposition sémantique à une opposition formelle car si l'on observe les signifiants, on constate le préfixe *a-* opérant comme variable. Or, dans certains cas, ce dernier a fonction de morphème référant à un « dynamisme » : cf. e.g. *aunar* (« réunir ») ; *abachar* / *aballar* (« retirer d'un lieu ») ; *abarrar* (« tirer violemment quelque chose ») ; *abarrer* (« balayer ») ; *ahotar* (« inciter ») ; *azuzar* (idem), par exemple⁵⁰. Ajoutons le terme *acercar* (« approcher » ou « resserrer ») qui, pour ne pas se borner à l'idée précise de « resserrement » (cf. *cercar*), pourrait devoir recourir à l'actualisation de ce préfixe. Ce *a-* préfixal de mouvement permet donc à *asediar* d'exprimer un sens nuancé par rapport aux autres dérivés du statif indo-européen **sed*. Le rapport énantiosémique entre *sedar* et *asediar* pourrait ainsi reposer sur une iconicité *constructionnelle*, car la variation *a-* / Ø représente un dynamisme +/- instauré ici dans le cadre de la structure en {sifflante x dentale}. Pour prendre un autre exemple, par rapport à *sitiar* (< lat. *sitiare*), qui exprime un « blocage continu », *asediar* (< lat. *ob* x *sitiare*), représentera des tentatives, des va-et-vient⁵¹. On le constate dans l'énoncé suivant qui fait comparaître les deux lexèmes *siti-* et *asedi-* ensemble :

48. Trad. : « Si Félicien de Silva, pour bien achever l'histoire des amours du chevalier Philidès et de la belle Poliandre, a su ressusciter et faire revenir, [...] la célèbre Célestine, pour mieux *prendre d'assaut* l'honnêteté et le recueillement [...] ».

49. Trad. : « Entre temps, ils aiguisent leurs lames pour l'abordage, prêts à *prendre d'assaut* le navire de Change 90, préalable attendrissement courtois et flatteur de leur énigmatique capitaine. »

50. Cf. *DRAE* s.v.

51. Aucune occurrence d'emploi substantivé de *asediar* « à visée statique » n'existe sur les corpus du *CREA* et du *CORDE* (s.v.) alors que c'est fréquemment le cas pour *sitiar*.

- (18) Chicas a quienes antes había tenido que rodear, y *sitiar*, y *ejerger el asedio* de semana en semana con planes milimétricos, ahora venían a él⁵².

(Gopegui 2001 : 55-56)

Ainsi, la considération d'un submorphème comme saillance et vecteur *unique* du concept n'empêche pas de prendre en charge les variables différentielles pour établir une nuance recouvrée au niveau sémantique. En l'occurrence, l'idée exprimée par *a-* est telle que le rapport d'*asediar* à d'autres membres de la structure est devenu énantiosémique. Les niveaux morphématique (*a*) et submorphologique (*s-d*) se croisent donc ici pour co-constituer la *signifiance* d'*asediar*, et par corollaire, celle de ses paronymes au sens large.

Le niveau conceptuel et submorphologique apparaît donc *stable*, car il positionne un invariant structurel, mais aussi *plus flexible* que le niveau morphématique, où signifiant et signifié sont déjà produits et fonctionnels. Le lexème *ping-* et les cas de *asediar* / *sedar* sont les démonstrations de ce que le signifié doit être analysé en prenant en compte le « potentiel de comportement » que le niveau conceptuel permet de retracer.

5. CONCLUSION

Des analogies de formes peuvent donc occulter des divergences sémantiques car l'analyse du signe à un niveau précoce et profond, submorphologique et conceptuel, autorise à opérer des recouplements différents de ceux de la sémantique traditionnelle. L'approche adoptée, la TSS, nous a, en l'occurrence, permis de dépasser la question de la contrainte systémique des formes face à l'incommensurabilité des sens exprimables comme causes conjointes du décalage supposé entre signifiant(s) et signifié(s). Elle a également conduit à ne pas céder au « fétichisme de la forme » (Némo 2005) et de ne pas chercher dans toute paronymie une analogie d'ordre nécessairement *sémantique*. L'irréductibilité du lexique à une démarche de type systématique impose en effet de considérer les degrés de paronymie et d'exploiter à bon escient la flexibilité morpho-conceptuelle (cf. notion de *polymorphie* selon Némo 2001, 2005).

52. Trad. : « Des filles qu'il avait dû auparavant *cerner*, *retenir* et *assaillir* semaines après semaines avec des plans millimétrés, venaient désormais à lui. »

Dans le cadre de la TSS, la paronymie non co-référentielle, l'énantiosémie et la polyréférentialité (homonymie et polysémie)⁵³ se présentent donc comme des questions solubles et compatibles avec les postulats d'une linguistique du signifiant par l'analyse des constituants mêmes de la face visible du signe. Le principe repose sur i) l'observation et l'isolement des invariants et des variables différentielles, ii) la détection des possibilités de variations saillancielles, iii) l'attention portée à la sollicitation énantiosémique ou non (*i. e.* directe) d'une saillance donnée. La linguistique du signifiant dispose donc de paramètres et de critères précis qui rendent le paradigme crédible tant que l'on observe avec discernement les amonts du signe et du sens. De notre point de vue, l'avenir de la linguistique du signifiant pourrait donc se trouver dans le *pré*-signifiant.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Ouvrages et articles cités

- BOTTINEAU Didier, 2003, « Iconicité, théories du signe et typologie des langues », dans *Cahiers de linguistique analogique : Le mot comme signe et comme image : lieux et enjeux de l'iconicité linguistique*, Dijon, A.B.E.L.L., n°1, p. 209-228.
- BOTTINEAU Didier, 2012, « Submorphémique et corporéité cognitive », *La submorphémique*, *Miranda*, n°7, np.
- COROMINAS Joan et PASCUAL José Antonio, 1980-1991, *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico*, Madrid, Gredos.
- DELPORT Marie-France, 1984, « Trabajo-trabajarse, étude lexicosyntaxique. », dans Jean Roudil (dir.), *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, n°9, Paris, ENS Editions, mars 1984, p. 99-162.
- DELPORT Marie-France, 2008, « Une linguistique du signifiant ? », dans *Chréode. Vers une linguistique du signifiant*, n°1, Paris, Editions Hispaniques, p. 11-35.
- ESCRIVA Jean-Pierre, 2005, « Arbitraire du signe et alternances morphologiques », dans Jean-Claude Chevalier, Marie-France Delpont, Maurice Toussaint (dirs.), *Cahiers de linguistique analogique*, n°2, A.B.E.L.L., Dijon.

53. Pour une application à chacune de ces problématiques, voir aussi Grégoire (2012a, 2012b, 2014, 2015).

- GRÉGOIRE Michaël, 2012a, *Le lexique par le signifiant. Méthode en application à l'espagnol*. Presses Académiques Francophones, Sarrebrück (Allemagne).
- GRÉGOIRE Michaël, 2012b, « Quelle linguistique du signifiant pour le lexique ? Le cas particulier de l'énantiosémie », dans Gilles Luquet (éd.), *Morphosyntaxe et sémantique de l'espagnol*, Paris, Presses de la Sorbonne-Nouvelle, p. 139-153.
- GRÉGOIRE Michaël, 2013a, « La motivation submorphologique de quelques slogans et noms de marques espagnols », dans *Echanges linguistiques en Sorbonne*, n°1, Paris, CoVariUs.
- GRÉGOIRE Michaël, 2013b, « L'analyse lexicale selon Maurice Toussaint à la lumière de la « théorie de la saillance », dans *Hommage à Maurice Toussaint, Cuadernos de Filología Francesa*, n°24, Cáceres, p. 165-185.
- GRÉGOIRE Michaël, 2014, « Théorie de la saillance submorphologique et neurosciences cognitives », dans Ali Abdou Eliman (dir.), *Enonciation et neurosciences cognitives, Synergies France*, GerFlint, n°14, p. 107-119.
- GRÉGOIRE Michaël, 2015, « Pour une conception extensive de la submorphologie lexicale. Le cas du substantif espagnol *urraca* », *Cahiers de Praxématique*, n°64, Montpellier.
D.O.I. : <https://journals.openedition.org/praxematique/3802>.
- GRÉGOIRE Michaël, 2018, « Signifiant, signifié, saillance : le signe v(éc)u comme action », dans Chrystelle Fortineau-Brémond, Elodie Blestel et Marine Poirier (éds.), *Significances (Signifying), Le signe est-il diabolique ? La duplicité du signe en question*, vol. 2, Université Clermont Auvergne, p. 149-169. DOI: <https://doi.org/10.18145/significances.v2i1.197>.
- GRÉGOIRE Michaël, 2019, « Submorfología léxica y enacción : análisis de algunos casos de emergencia morfosemántica », dans Manuel Prunyonosa (ed.), *Lenguaje, paisaje lingüístico y enacción*, Valencia, Tirant Humanidades, p. 17-33.
- GUIRAUD Pierre, 1986, *Structures étymologiques du lexique français*, Paris, Payot (éd. cit. Larousse, 1967).
- LARUE-TONDEUR Josette, 2009, *Ambivalence et énantiosémie*, thèse de doctorat en sciences du langage, dir. Michel Arrivé, Université Paris Ouest-Nanterre La Défense.
- MENÉNDEZ PIDAL, Ramón, *Manual de gramática histórica española*, 21^a édition, Madrid, Espasa-Calpe, 1944 (éd. cit. 1992).
- NEMO François, *Contributions, énoncés, constructions, morphèmes : éléments pour une linguistique de la signification et de l'interprétation*, thèse d'habilitation inédite, dir. Pierre Cadiot, Univ. Paris 8-Vincennes, 2001.
- NEMO François, « Pour une typologie des rapports forme / sens », dans Jean-Claude Chevalier, Marie-France Delport, Maurice Toussaint (dirs.), *Un signifiant : un signifié. Débats.*, *Cahiers de linguistique analogique*, n°2, Dijon, A.B.E.L.L., 2005, p. 205-226.
- PICARD Marc, « L'hypothèse consonantique : contraintes phonologiques et syllabiques », dans *Revue québécoise de linguistique*, vol. 16, n°2, Montréal (Canada), Érudit, 1987, p. 267-286.

- PICKETT Joseph (dir.), *The American Heritage*[®]. *Dictionary of the English Language*, « Appendix I. Indo-european roots », Houghton Mifflin Company, Boston, 2000, < <https://www.ahdictionary.com> >.
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA 2001, *Diccionario de la lengua española*, 22^e édition, Madrid (DRAE), < <https://www.rae.es> >.
- SECO Manuel, ANDRÉS, Olimpi RAMOS, Gabino, *Diccionario del español actual*, Madrid, Aguilar, 1999 (2 vols).
- TAVERDET Gérard, « Le mammoth et la fourmi », dans *Cahiers de linguistique analogique : Le mot comme signe et comme image : lieux et enjeux de l'iconicité linguistique*, Dijon, A.B.E.L.L., n°1, juin 2003, p. 135-151.
- TOUSSAINT Maurice, 1983, *Contre l'arbitraire du signe*, Paris, Didier Erudition

Références du corpus

- AGROMAYOR Luis, 1987 *España en fiestas*, Madrid, Aguilar. CREA, consulté le 26 décembre 2014.
- ALAS Leopoldo, 1884-1885, *La Regenta*, (éd. cit. Madrid, Castalia, 1990). CORDE, consulté le 22 septembre 2013.
- CASOLA Augusto, *El laberinto*, 1972 (éd. cit. Alicante, Edición digital Biblioteca virtual Miguel de Cervantes, 2001).
- ESTÉBANEZ CALDERÓN Serafin, 1847, *Escenas andaluzas, bizarrías de la tierra, alardes de toros, rasgos populares, cuadros de costumbres ...* (éd. cit. Madrid, Cátedra, 1985). CORDE, consulté le 9 janvier 2010.
- FANER Pau, 1986, *Flor de sal*, Barcelona, Destino. CREA, consulté le 11 mai 2010.
- FERNÁNDEZ SANTOS Jesús, 1978, *Extramuros*, Barcelona, Seix Barral, 1994. CREA, consulté le 11 mai 2010.
- GONZÁLEZ DE CLAVIJO Ruiz, 1406, *Embajada a Tamorlán* (éd. cit. Madrid, Castalia, 1992).
- GOPEGUI Belén, 2001, *Lo real*, Barcelona, Anagrama. CORDE, consulté le 17 janvier 2010.
- GRANDE Félix, 1991, *Fábula*, Plaza y Janés, Barcelona. CREA, consulté le 9 janvier 2010.
- KARLIK Sara, 1989, *Efectos especiales*, Editor Latinoamericano, Coll. Escritura de hoy, Buenos Aires.
- ORTIZ-ARMENGOL Pedro, 1994, *Aviraneta o la intriga*, Madrid, Espasa-Calpe. CREA, consulté le 11 mai 2010.
- PRENSA, « Asesino de "Chalupa" alega defensa propia », *La Prensa de Nicaragua*, 02/04/2002, Managua, La Prensa, 2002. CREA, consulté le 13 février 2010.
- PRENSA, « Doble secuestro », *El Tiempo*, 16/04/1994, Bogotá, 1994. CREA, consulté le 13 février 2010.
- PRENSA, *El Espejo*, 30/08/91, TVE 2, 1991. CREA, consulté le 22 septembre 2013.

- PRENSA, « Manuel D'Ornellas », *Expreso*, 22/04/1990, Lima, 1990. *CREA*, consulté le 9 janvier 2010.
- PRENSA, « Melilla : clandestinidad y sedantes », *El Mundo*, 19/07/1996, Madrid, Unidad Editorial, 1997. *CREA*, consulté le 9 janvier 2010.
- PRENSA, « Robert Saladrigas », *La Vanguardia*, Barcelona, TISA, 02/06/1995. *CREA*, consulté le 26 décembre 2014.
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, 2003, *Corpus Diacrónico del Español (CORDE)*, <<https://www.rae.es>>.
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, 2008, *Corpus del Español actual (CREA)*, <<https://www.rae.es>>.
- RODRÍGUEZ JULIÁ Edgardo, 1989, *El cruce de la bahía de Guánica*, Wisconsin, Editorial Cultural., *CREA*, consulté le 22 septembre 2013.
- VARGAS Chavela, 2002, *Y si quieres saber de mi pasado*, Madrid, Aguilar. *CREA*, consulté le 13 février 2010.